

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU :
A LA CONSERVATION DES AFFICHES
Rue Impériale, 47
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois..... 6 f. >
Trois mois..... 3 » 50 c.
1 fr. en sus par trimestre pour l'étranger.

Les abonnements se paient d'avance.

REVUE THÉÂTRALE

GRAND-THÉÂTRE IMPÉRIAL.

Mercredi a eu lieu la première représentation de l'opéra d'Auber, *le Premier Jour de bonheur*.

L'illustre compositeur n'a pas fait et sa muse de l'inspiration lui est toujours fidèle. D'après l'avis de tous les connaisseurs, ce dernier ouvrage ne le cède en rien à ses aînés.

La salle était pleine de spectateurs impatients de voir et d'entendre le nouvel opéra.

L'exécution a bien marché malgré quelques hésitations inséparables d'une première représentation. M. Anthelme a très-bien joué le rôle de Gaston de Maillepré, et M^{lle} Singelée, dans le rôle d'Hélène, a été très-appréciée. Mais le véritable succès de la soirée a été pour M^{lle} Dartaux.

Cette charmante artiste, qui gagne chaque jour dans l'estime du public, a eu, au deuxième acte, une véritable ovation.

Elle chantait le chant des *Djinns*, sorte de récit dialogué d'une poésie tout orientale qu'accompagne une musique d'une douceur à faire rêver. Derrière elle, les dames du ballet imitaient ses mouvements d'une grâce exquise. Le public était sous le poids d'un charme indéfinissable, on retenait son souffle et l'on était pour ainsi dire suspendu à ses lèvres; mais lorsque la dernière note s'échappa gracieuse et sonore, le charme fut rompu et un véritable tonnerre d'applaudissements éclata.

M^{lle} Dartaux dut bisser, et une triple salve de bravos fut la récompense de sa bonne volonté.

M. Férét est très-amusant dans le personnage de John Littlepol, et M. Paulin joue avec beaucoup de naturel et chante avec goût.

En somme, la représentation a été très-agréable.

L'ouvrage est bien monté; il y a de très-jolis décors, surtout celui du deuxième acte, et nous croyons que le *Premier Jour de bonheur* tiendra longtemps l'affiche.

On annonce comme prochaine la reprise de *Rigoletto* et de la *Norma*, deux opéras aimés du public.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Les pièces à succès se disputent l'affiche et le public ne cesse de remplir la salle.

En ce moment, c'est *l'Abîme* qui tient le haut de la vogue, et c'est avec justice.

Ce drame est très-bien écrit, très-intéressant et roule sur un sujet touchant.

Il s'agit des enfants trouvés, de ces malheureux êtres dont l'infortune a inspiré de si belles pages à l'illustre romancier Eugène Sue, pauvres créatures lâchement délaissées par leurs protecteurs naturels et qui, malgré la charité publique, se ressentent toute leur vie de cette position hors la société.

Les beaux rôles fourmillent dans cet ouvrage.

Nous citons comme ils nous viennent à l'esprit.

Richard May, tenu par M. Chevalier avec un talent réel. Ce jeune artiste fait des progrès

remarquables et mérite des félicitations pour l'intelligence dont il a fait preuve.

M. Montbazou, à qui l'on ne pourrait reprocher qu'un peu trop de chaleur, au quatrième tableau, devient parfait ensuite, et au neuvième et onzième tableau, il est terrifiant.

M. Laly joue avec son talent habituel un très-joli rôle.

M. Ménéhand est très-amusant en tonnelier, sa bonne physionomie fait plaisir à voir.

M. Harville n'a qu'un rôle épisodique et c'est fâcheux, car dans le peu qu'il a à dire, il trouve le moyen de se faire applaudir.

Citons en passant deux bonnes têtes de guides, réussies par MM. Benoit et Bénier.

M^{mes} Smith, Abit et Dalloca se valent, et l'on ne saurait à qui décerner la palme. Elles font assaut de talent.

Ce sont là déjà de beaux éléments de succès, et si l'on y joint le poignant intérêt du drame, ou peut lui prédire un bon nombre de représentations.

Nous avons eu une excellente reprise de *Tartufe*.

L'œuvre critique de Molière est admirablement interprétée. MM. Bondonis, Harville, Train, Cazaubon, Ménéhand, Chevalier, et M^{mes} Dalloca, Maës, Meyronnet, Michon, composent un ensemble qui en dit plus que tous les comptes-rendus.

Quant à *Fleur-de-Thé*, nous n'en dirons rien. Le public n'a, paraît-il, pas besoin de nos renseignements sur ce sujet, puisqu'à chaque représentation il assiège les portes.

A.-L. MAQUAIRE.

A. L. Maquaire

POÉSIE

A l'Auteur de la SYMPHONIE ALPESTRE.

Lamartine a chanté le lac au frais rivage,
Aux flots berçant Elvire avec des bruits charmants.
Ses vers mélodieux trouveront d'âge en âge
Des échos immortels dans le cœur des amants.

Byron, livrant sa voile à la vague qui gronde,
O farouche Océan ! célébrai ta grandeur ;
Contemplait, au miroir agité de ton onde,
Tes abîmes béants, moins profonds que ton cœur...

Ossian remplissait, à la voix des orages,
De ses puissants accords la grotte de Fingal,
Et, peuplant de héros le palais des nuages,
Consacrait aux guerriers son rythme triomphal.

Toi, prêtre des hauts lieux ! aigle au grand vol ! poète !
Tu chantes les sommets perdus dans le ciel bleu,
Les Alpes ! ces géants dont le sublime faite,
Escalier de cristal, s'élève jusqu'à Dieu !...

Ainsi lac, mer, nuée, ont leur voix poétique ;
Toi, tu prêtes aux monts un accent solennel...
Mais la foi te pénètre et ta harpe biblique
Mêle aux hymnes du Pinde un écho du Carmel.

Gabriel MONAVON.

HISTOIRE D'UNE STATUETTE

Il y a quelques jours de cela, M. D... me montrait, avec ce charme qui distingue tous les véritables artistes, sa galerie de tableaux et de sculptures. Il y avait là peu de choses, mais tout ce qui s'y trouvait était d'un goût exquis ; M. D... est un de ces véritables amateurs qui aiment l'art pur, qui sont difficiles dans leurs affections et leurs admirations.

Tout ce petit musée était renfermé dans deux salons de moyenne grandeur ; le premier était destiné aux peintures, le second aux sculptures et à diverses autres curiosités.

Dès que nous fûmes entrés dans ce second salon, le premier objet qui frappa vivement mes regards fut une statuette de Minerve, en marbre blanc.

Cette statuette était posée sur un socle de bois noir, ce qui faisait ressortir encore sa blancheur et la régularité de ses contours.

M. D... remarqua mon étonnement.

— Vous regardez cette statuette, me dit-il, et vous êtes surpris de la voir ainsi enveloppée comme d'un manteau de deuil ?

— Je l'avoue.

— C'est qu'il y a là une bien triste histoire.

— En vérité ! vous allez me la dire, n'est-ce pas ?

— Oui, à la condition de taire les noms.

— Vous êtes libre de poser toutes les conditions qu'il vous plaira.

— Approchez d'abord et examinez cette petite merveille. Voyez quelle finesse de touche ; comme tous ces détails sont délicats, achevés, comme l'ensemble est gracieux...

Je ne pouvais, en effet, me lasser d'admirer ce chef-d'œuvre. C'était une Minerve sortant tout armée du cerveau de Jupiter. La hauteur était de cinquante centimètres environ. Rien ne pourrait rendre la grâce et le fini du travail. On voyait que ce marbre avait dû être fouillé par un ciseau habile, par un artiste de premier mérite.

— Vous m'avez promis l'histoire de cette statue, dis-je à M. D... sans pouvoir détourner les yeux du visage de la déesse qui avait dans ses traits je ne sais quelle vague expression de suave mélancolie et de divine tristesse, qui me faisait, malgré moi, frissonner et appréhender quelque fatal secret.

— Il y a quelques années, dans une des mansardes d'une maison de la rue Rocher, habitait un jeune homme, un véritable génie, plus qu'un artiste enfin ! Dire qu'il était jeune, dire qu'il avait du génie, et ajouter qu'il était né de parents pauvres, c'est vous faire comprendre sa position précaire. Au reste, ce qui ajoutait encore à l'amertume de cette position, c'est qu'il n'était pas seul à supporter sa misère ! une jeune femme et un tout petit enfant vivaient à ses côtés.

Il avait beau travailler, s'épuiser en efforts,

rien... il ne gagnait rien, et la misère dévorait lentement son existence et le réduisait, pour apporter à sa famille le pain de chaque jour, à faire des moulures pour des entrepreneurs de peintures et de décorations.

Et cependant jamais une plainte ne s'échappait des lèvres de sa femme. La seule crainte qu'elle manifestât parfois, c'était de voir la maladie envahir la mansarde, car c'était pitié vraiment que de considérer le visage pâle, les yeux caves, les mains maigres de ce sublime martyr de l'art, qui ne se plaignait pas, lui, mais qui, lorsqu'il était seul, pleurait en voyant son génie s'éteindre et sa famille souffrir.

Un jour, c'était au commencement de janvier 184...., la famille était réunie dans l'unique chambre du logis, sans feu, et il faisait bien froid, le mari travaillait, la femme cousait en soufflant parfois sur ses pauvres doigts pour les réchauffer. Il régnait un silence bien triste, le petit enfant dormait.

Le propriétaire venait de monter et avait impérieusement réclamé le montant de deux termes échus, soixante-dix francs. Les pauvres gens avaient à peine quelques pièces de monnaie.

En vain le père avait prié, en vain il avait imploré un délai, en vain il avait montré au propriétaire une statue qu'il venait d'achever et sur laquelle il comptait beaucoup, disait-il ; rien n'avait fléchi cet homme. Il avait jeté un regard de dédain sur la statue et s'était retiré en grommelant :

« Ces fainéants d'artistes feraient mieux d'apprendre un bon état.

Et cette statue, que cet homme avait regardée en dédain, c'était cette *Minerve*, ce chef-d'œuvre !

Tous deux étaient donc là, rêvant, se demandant si, en effet, un bon état n'eût pas mieux valu que du génie, lorsque, tout à coup, un pas un peu lourd se fit entendre dans l'escalier et s'arrêta juste devant la porte des jeunes gens.

On frappa. Tous deux restèrent interdits, car

L'ENTR'ACTE LYONNAIS.

ils recevaient rarement des visites. La femme courut ouvrir.

Un homme de soixante ans environ, vêtu très-simplement, se présenta. A la vue de cette misère sa lèvre pâlit un peu malgré lui, mais il ne put retenir une exclamation prête à lui échapper.

— Monsieur Julien B...? demanda-t-il.

— C'est moi, monsieur, répondit l'artiste plus pâle encore de l'émotion qui l'étreignait, car il pressentait quelque événement dans cette visite inattendue.

— Monsieur, continua le visiteur, j'ai entendu parler de votre beau talent comme sculpteur, et je viens voir si vous n'auriez pas quelque statuette à me vendre; j'en voudrais une pour orner un petit salon d'été.

C'était le ciel qui s'ouvrait. Un frémissement de joie courut au cœur des jeunes gens.

Et l'artiste, avec un geste d'une simplicité héroïque, découvrit sa *Minerve*, pendant que son regard ardent se fixait sur le vieillard.

Un éclair d'admiration illumina le visage de celui-ci.

— Cette statuette est de vous, monsieur? dit-il.

— De moi, répondit simplement le sculpteur.

Et une joie immense inondait son âme.

— Et cette statuette est à vendre?

— Il le faut bien, monsieur. Et une larme mouillait sa paupière.

Le vieillard comprit. Il tendit la main à l'artiste.

— Cette statuette sera pour moi! dit-il, quel est votre prix, monsieur?

— Je n'oserais!

— Parlez, de grâce!

— Mille francs, murmura le sculpteur comme un sanglot.

— Ce n'est pas assez, monsieur, dit simplement le vieillard. Votre œuvre vaut mieux que cela.

Et en disant ces mots, il déchirait un feuillet de son portefeuille et écrivait un bon de deux mille cinq cents francs qu'il présentait au sculpteur.

En lisant au bas de ce billet la signature de l'un des hommes les plus connus et les plus honorables de Paris, le jeune artiste tremblant de joie, s'écria :

— Merci à vous, monsieur, car ce que vous faites est beau et digne du beau nom que vous portez.

Le lendemain le vieillard fit prendre la statue et fit remettre *trois mille francs* à l'artiste.

Il serait difficile de peindre la joie et le délire qui succédèrent à tant de soucis. La petite famille, protégée par le vieillard, devint aussi prospère qu'elle avait jusque-là été malheureuse.

— Et l'artiste, dis-je en interrompant le récit, qu'a-t-il produit depuis?

— Attendez.

— Le pauvre jeune homme avait, pendant ces temps de malheur, contracté une horrible maladie et...

— Et... dis-je en pâlisant?

— Il est mort...

— Mort?...

— Il y a deux ans.

— Et son généreux protecteur?

— Il est mort.

— Aussi!... Oh! mon Dieu! Mais quel était-il?

— Son protecteur? c'était mon père!

Et une larme mouillait les yeux de M. D...

Après un moment de silence :

— Et la femme et l'enfant de ce jeune homme? La misère, sans doute aujourd'hui...?

— La misère, s'écria M. D... en m'interrompant, ah! monsieur, méritais-je cette injure!

— Je comprends, dis-je en lui serrant la main, vous avez recueilli tous les legs de votre père, car vous avez son bon cœur, et ces pauvres gens sont heureux.

— Heureux! Oh! non. Peuvent-ils l'être?

Mais ils ne manquent de rien! c'est tout ce que je pouvais faire.

— Pourrai-je raconter cette touchante histoire, qui ajoutera un fait de plus au martyrologe du génie?

— Sans doute, mais en faisant les noms.

— Je m'y engage.

— A ces conditions, peut-être un jour vous raconterai-je l'histoire de cette jeune et admirable femme.

— J'y compte bien.

A. MARTEAU.

La Chanson du Beurre dans la Marmite.

Il faisait grand soleil dans la prairie. Caché par l'ombre d'une cabane, un pauvre fourneau de terre était brûlé jusqu'à la moelle par les charbons allumés.

Pour plus de fatigue, une lourde marmite de fonte, noire comme la poix, s'était installée sur le fourneau. Encore si c'avait été une gaie marmite de cuivre qui rit au soleil!

Mais les individus de lourde apparence sont souvent les plus joyeux compagnons. Une petite voix grésillante sortit tout d'un coup des entrailles de la marmite, et chanta la chanson suivante :

« J'ai été brin d'herbe, vert et frais; j'avais pour camarades d'autres brins d'herbe, verts et frais comme moi.

« Tous les matins nous buvions un grand coup de rosée, qui est la plus douce des liqueurs.

« A neuf heures, le soleil venait nous réchauffer et hâter la digestion.

« Et puis, c'était le vent qui nous baissait la tête en mesure; sitôt qu'il était parti nous relevions la tête.

« Quelle joie!

« Le soir, venaient les amoureux bras dessus bras dessous; et nous nous réunissions tous les compagnons brins d'herbe, afin que les amoureux pussent marcher avec plus de douceur.

« Quand ils avaient longuement soupilé, les amoureux rentraient au logis; nous buvions encore un grand coup de rosée pour nous refaire l'estomac.

« Un matin, il est arrivé dans la prairie des bêtes énormes, qui nous cassaient la tête de leurs cris.

« La femme qui les menait a crié : « Eh ! garçon, fais attention que les vaches ne s'écartent point du pré ! »

« Une vache s'avança vers un rassemblement de brins d'herbe qui se tenaient à part. C'étaient nos seigneurs à cause de leur grande taille.

« La vieille ne fit ni une ni deux ; elle ouvrit une grande gueule et avala nos seigneurs.

« Plus mort que vif, je tremblais de tous mes membres. Dans d'autres occasions j'aurais versé une larme sur le sort de nos seigneurs.

« Mais je ne pensai qu'à moi « Si cette bête avale ainsi, me dis-je, les puissants brins d'herbe, quel sort nous est réservé à nous autres misérables ! »

« Ce fut ma dernière pensée. La vache vint à moi avec ses grands yeux. Je ne sais plus ce qui arriva ; moulu, broyé, je disparu dans de longs corridors chauds et obscurs, où je retrouvai nos seigneurs prisonniers.

« Dans quel état, hélas ! Aucun d'eux n'avait forme de brin d'herbe ; nous étions tous mouillés et serrés comme des harengs.

« Malgré ce déplorable événement, je tâchai de conserver ma présence d'esprit.

« Au bout d'une demi-heure, ce fut un voyage sans fin, un roulis à rendre l'âme.

« Nous entendions dans l'ouverture de la bête un tapage effroyable, comme quand elle nous broyait.

« Il n'arrivait cependant pas de nouveaux brins d'herbe, mais des bouffées d'air à renverser des maisons.

« Notre compagnie diminuait à vue d'œil. L'animal avait sans doute plusieurs cachots à sa disposition, et il faisait son choix parmi les brins d'herbe.

« Ainsi nous vîmes disparaître près d'un quart de nos compagnons ; ils paraient pâles et défaits, comme s'ils eussent deviné leur sort.

« Une seconde bande les suivit de près et s'engloutit dans des souterrains dont la pensée me fait frémir.

« Je fus assez heureux pour loger, avec nos seigneurs, dans de petits canaux pleins de rouge liqueur assez semblable au vin vieux.

« Rien ne nous indiquait l'heure dans cette obscurité ; le temps nous parut bien long.

« Beaucoup plus tard la vache recommença ses hurlements ; et il me sembla démêler qu'un étranger se livrait sur sa personne à des attouchements singuliers.

« Tout d'un coup, par un miracle, nous voyageons dans cette rouge mer qui nous servait de prison, et, tous ensemble nous tombons dans un vase plein d'une liqueur blanche.

« Que de mystères !

« La femme qui nous avait délivrés emporta le vase qui nous servait d'asile.

« A partir de ce moment, je n'osais plus parler de la vache.

« Eh ! Marianne, dit la fermière, écrème le lait... si tu ne te dépêches pas, nous serons en retard pour le marché. »

« La servante apporta des vases de fer-blanc ; nos seigneurs et quelques-uns des compagnons brins d'herbe, nous étions épaissis et légèrement colorés.

« Le fouet claque, les roues grincant, les coqs chantent, les poules fuient, la voiture marche.

« Nous voilà transportés dans une nouvelle prison pleine de bonnes odeurs qui sentaient bon comme l'air du matin.

« La servante arriva, un foulon à la main, et se mit à nous battre, à nous fracasser les membres avec une ardeur sans égale.

« Que de coups ! Et pour couvrir nos plaintes et nos gémissements, la cruelle femme chantait à tue-tête des poésies sans valeur :

J'ai couru dans les bois, Coulinette,

J'ai couru dans les bois, Colineau,

La branche accroche ma sarpinette,

« Sarpineau ! »

« Pendant une heure, elle nous rompit les membres de ses coups et les oreilles de sa chanson.

« Quand elle eut le gosier aussi fatigué que les bras, elle s'arrêta.

« La fermière Décrocha des boîtes en bois sculpté, et nous enferma dedans.

« Enfin on nous permit de sortir de ce nouveau cachot. Eh bien ! en se regardant, les compagnons brins d'herbe n'ont pas été trop fâchés de se voir dans ce nouvel équipage.

« Nous étions jaunes comme du nankin, fermes et tendres à la fois ; sur notre dos était un petit dessin qui représentait un berger embrassant une bergère.

» Puis la fermière nous a enveloppés de jolies feuilles vertes qui sentaient les bois.

« Cette après-midi on m'a coupé par le milieu du corps pour me jeter dans la marmite. Et, ma foi ! je ne me plains pas. Vive la joie ! »

Ainsi finit la chanson du brin d'herbe, qui se remit à chanter de plus belle quand la fermière lui envoya, pour lui tenir compagnie dans la marmite, de petits oignons.

Les oignons pleuraient, car ils ne sont pas philosophes.

CHAMPFLEURY.

L'ÉCHO DE LA SORBONNE

MONITEUR DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES FILLES

Publie, avec quelques Variétés instructives,

A partir du 6 octobre 1868,

Les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine

Deux leçons rédigées conformément au programme des Cours de la Sorbonne,

Par une Société de littérateurs et de savants.

BUREAUX : PARIS, RUE GUÉNÉGAUD, 7.

Six mois : 10 fr. ; trois mois, 5 fr. ; 1 numéro, 15 c.

PREMIÈRE DES TROIS ANNÉES :

Langue française : M. Cocheris, conservateur à la bibliothèque Mazarine

Littérature : M. Emile Chasles, professeur de Faculté.

Histoire : M. Pinard, professeur au lycée Bonaparte.

Géographie : M. Maltebrun.

Zoologie et Botanique : M. de Montmahou, professeur à l'École Turgot.

Chimie et physique : M. Bos, professeur au lycée de Bourg.

Arithmétique : M. Philippon, secrétaire de la Faculté des sciences.

Géométrie plane : M. Salicis, répétiteur à l'École polytechnique.

Le Gérant, A.-L. MAQUAIRE.

Lyon.— Imprimerie d'Aimé VINGTRINIER.